



CHARLOTTE
ROCHE

Petites morts

Flammarion

CHARLOTTE ROCHE

Petites morts

Elle est toujours sur ses gardes, toujours dans le contrôle, toujours prête à affronter le pire. Ce n'est qu'avec son mari, lorsqu'elle s'oublie dans le sexe, qu'Elizabeth Kiehl se sent soudain délivrée de tous ses devoirs et de ses traumatismes. Mais à travers cette sexualité débridée, la jeune femme s'efforce de réaliser un rêve somme toute bien conventionnel : rester pour toujours avec l'amour de sa vie.

Comme dans *Zones humides*, Charlotte Roche fait ici preuve d'une liberté de ton décapante ainsi que d'un humour grinçant. *Petites morts* parle du mariage et de la famille comme aucun roman ne l'avait jamais fait auparavant. Et explore avec audace le moindre recoin de la vie d'Elizabeth, jeune femme aussi intrépide que désespérée. Avec son extraordinaire franchise, Charlotte Roche livre un nouveau roman provocant, partiellement autobiographique, qui s'interroge sur ce que doit être une épouse et mère du XXI^e siècle.

« Charlotte Roche a écrit un livre qui nous émeut et nous trouble bien après qu'on l'a refermé. »

Frankfurter Allgemeine Zeitung

Charlotte Roche s'est fait connaître comme présentatrice télé, notamment en animant l'émission *underground Fast Forward*. Son premier roman, *Zones humides*, a été le livre le plus vendu en Allemagne au cours de l'année 2008 et est aussi devenu un best-seller international traduit dans vingt-sept pays.

Traduit de l'allemand par SOPHIE ANDRÉE HERR

Flammarion

PETITES MORTS

DU MÊME AUTEUR

Zones humides, Anabet, 2009.

Charlotte Roche

PETITES MORTS

*Traduit de l'allemand
par Sophie Andrée Herr*

Flammarion

Titre original : *Schoßgebete*
Éditeur original : Piper Verlag GmbH, München, 2011
© Charlotte Roche, 2011
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0813-1660-7

Pour Martin

MARDI

Comme toujours avant le sexe, nous allumons une demi-heure à l'avance les deux couvertures chauffantes du lit. Mon mari a acheté des couvertures de très bonne qualité, elles nous couvrent des deux côtés de la tête aux pieds. Pour moi, il ne faut pas lésiner sur l'investissement. J'ai terriblement peur que ce genre d'appareil prenne feu, et qu'une fois endormie, je brûle vive ou que la fumée m'asphyxie. Nos couvertures chauffantes sont censées s'éteindre automatiquement au bout d'une heure. On se couche l'un à côté de l'autre dans le lit à quarante degrés et on fixe le plafond. Le corps se détend au chaud. Ma respiration devient plus profonde, je souris intérieurement, je me réjouis, tout excitée. Puis je me retourne, je l'embrasse et sans attendre, ma main s'engage dans son pantalon XXL. Pas de fermeture éclair ou autre chose du genre, où les poils et le prépuce pourraient se coincer. Je ne touche pas sa queue pour le moment, mais j'avance dans son pantalon jusqu'aux couilles. Je les tiens comme une bourse pleine d'or et légèrement je les soupèse. Voilà comment je trahis ma mère et sa haine des hommes. Dire qu'elle a voulu me mettre en tête

que le sexe est une mauvaise chose. Ça n'a pas marché.

Inspirer profondément, expirer. C'est le seul moment de la journée où je respire vraiment à fond. D'habitude ma respiration est faible, saccadée. Toujours à l'affût, toujours contrôlée, toujours à s'attendre au pire. Quand on baise, je change complètement de personnalité. Ma thérapeute, madame Drescher, pense que je me dédouble inconsciemment car ma féministe de mère a voulu faire de moi un être asexué. Et pour ne pas la décevoir, je deviens quelqu'un d'autre au lit. Ça marche très bien. Je me sens alors entièrement libre. Plus rien ne me gêne. La lubricité incarnée. Alors je ne me sens plus comme un être humain, mais comme un animal. J'en oublie tous les devoirs, les problèmes, je ne suis plus qu'un corps, il ne reste plus rien de cet esprit qui me fatigue. Mon visage glisse lentement dans son entrejambe. Je respire son odeur de mâle. Je ne la trouve pas bien différente de l'odeur féminine. S'il ne s'est pas douché juste avant le sexe – et à quoi bon quand on est un vieux couple comme nous –, une goutte d'urine commence déjà à fermenter entre le gland et le prépuce. Ça sent comme la cuisine de ma grand-mère quand on a fait frire du poisson sur la gazinière. Foncer tête baissée. Ça me dégoûte un peu, mais en même temps ça m'excite, ce dégoût.

Si je me dépêche de tout sucer bien proprement, alors plus rien ne sent. Comme une vache qui lèche soigneusement son veau. En reniflant, j'enfouis mon visage dans ses bourses tendres, je frotte ma joue le long de son membre dressé. Il suffit de l'embrasser sur la bouche pour qu'il bande. Georg, mon mari, est beaucoup plus vieux que moi, je suis curieuse de voir

combien de temps ça fonctionnera encore, son érection. Je l'embrasse à l'aine, si c'est bien comme ça qu'on dit, là où les jambes sont soudées au tronc. Là au plus tard, il se met doucement à gémir, je l'entends qui en redemande. Pour l'instant, je me contente d'être à son service. Je réfléchis au bon rythme pour chaque chose, histoire de le rendre fou. L'énerver et c'est tout. En rester à l'aine, les couilles toujours fermement dans la main. Après les baisers, je commence doucement à lécher. Je fais de gros bruits de bisous pour que non seulement il sente ce que je lui fais, mais qu'il l'entende aussi. Sous les couilles, je tâte les corps caverneux qui vont jusqu'au périnée. On dit bien périnée pour un homme ? À cet endroit, on distingue une ligne qui ressemble aux lèvres de la vulve, eh oui, tout est identique. En fait, je lui donne du plaisir à la manière que j'aime, je l'imagine avec un vagin. Juste tiré en longueur et qui tient dehors, loin dehors ! J'appuie plus fort sur les couilles et je masse les corps caverneux à l'arrière.

Pour en profiter moi aussi, je frotte mon vagin contre son genou. Si je cambre un peu le dos, ça s'emboîte parfaitement. Ma langue part de l'aine et gagne lentement son membre. Je le lèche pour qu'il soit bien humide, je souffle sur les zones que j'ai mouillées pour qu'il ressente la fraîcheur. Ma langue pressée contre son membre descend jusqu'aux couilles. J'aspire ses deux couilles dans ma bouche et je joue avec elles. J'ai appris qu'il fallait faire attention à ne pas tordre le canal des testicules. Ça m'est déjà arrivé et ça lui a fait très mal ! Sous les couilles, je masse le périnée avec la langue et dépose un peu de salive sur le trou du cul pour mon doigt. Je pointe ma langue bien raide et je la fais glisser de bas en haut jusqu'au

gland, en passant par le périnée et la peau des couilles entre les testicules, et en même temps, je frotte avec mon index le pourtour de la rosette. J'ai pris soin d'humecter mes lèvres et son gland. Quand je commence à le sucer, je n'entrouvre qu'un tout petit peu les lèvres pour qu'il se sente bien à l'étroit. Et je ne laisse que la pointe du gland entrer puis ressortir. Entrer, sortir. Entrer, sortir. Sans jamais arrêter de faire couler de la salive. J'ai appris d'un autre type, il y a longtemps, que ça fait mal quand ça devient sec et que ça frotte. Je prends la queue toujours plus profondément dans ma bouche. En descendant, je l'enserme tout entière de mes lèvres étroites. En remontant, je l'aspire en plus. À cause de la dépression, ça claque quand j'arrive en haut. Avec ma bouche, je ramène le prépuce vers le haut, par-dessus le gland. Puis je fais tourner ma langue tout autour. Le gland creuse une bosse à l'intérieur de ma joue. Dans les films pornos, c'est toujours avec la main que les femmes tirent le prépuce des hommes d'avant en arrière. C'est justement ce que mon mari ne supporte pas, que je tire en arrière. Ça lui fait vraiment mal. J'ai lu une fois dans un livre de sexologie que si une femme le fait avec la main, elle devrait plutôt prendre la gauche si elle est droitère. Car on s'y prend moins fort, et on peut procéder plus en douceur.

Contrairement aux actrices pornos, moi, hélas, je ne maîtrise pas la technique de la gorge profonde avec le passage de la lnette à faire dégueuler. J'ai souvent failli vomir, alors j'ai vite laissé tomber. On n'a pas besoin de tout faire comme dans les films pornos ! D'ailleurs, dans ma vie, j'ai souvent essayé d'avalé. Ça ne marche pas non plus. Je trouve le goût et la consistance au

fond de la bouche tellement dégueulasses que je n'arrive tout simplement pas à avaler. Ça me donne la nausée, pas terrible pour mon mari ! Il me faudrait un sacré talent de comédienne pour y arriver, mais ça me fatigue. Sûrement que ça marcherait pour une aventure d'un soir, mais je ne peux pas me foutre de mon mari de cette façon. Il sait bien que je déteste ça, alors il ne tient pas à ce que je le fasse. La seule chose que je puisse lui accorder, c'est de jouir dans ma bouche, mais je fais barrage avec ma langue pour que le sperme ressorte.

Parfois, ma langue et ma mâchoire réclament une pause, alors je prends en main sa queue humide que je viens de sucer et je fais glisser plusieurs fois le prépuce sur le gland. Je ne serais jamais venue à cette idée toute seule. Mais un jour, alors qu'on venait de se mettre ensemble, j'ai demandé à mon mari de se branler. Quand on est un jeune couple, on fait des choses tellement bizarres ! Ça m'a beaucoup inspirée. Au fil du temps, j'ai constaté que mieux j'arrive à reproduire sa technique de masturbation avec mes pieds et mes mains, plus il a de plaisir. Mes initiatives à moi ne peuvent absolument pas rivaliser contre des décennies de socialisation sexuelle. Alors pour relever le défi, je dois m'approcher le plus possible de sa technique de masturbation, avec quelques moyens supplémentaires, bien sûr. Lui n'a que sa main. Moi : la langue, la bouche, et puis tout le reste. Si je continue avec la main, je soulève ses couilles en direction de la queue, pendant que de l'autre main, je le branle en direction du gland. Pour qu'il sente bien que je l'empoigne tout entier.

Le voici à présent couché sur le dos comme un scarabée, il est tout entier livré à moi. Jambes écartées,

bras tendus au loin, les yeux révoltés comme en transe. Le voir couché comme ça me donne un véritable sentiment de pouvoir. Je pourrais lui trancher la gorge, il ne s'en rendrait même pas compte. De temps en temps, je sors de mon rôle d'esclave sexuelle et j'observe la scène en spectatrice. Ça me fait sourire car ce qu'on est en train de faire doit sembler tellement drôle. Je me dépêche d'effacer ces images de ma tête et je me remets à l'ouvrage avec tout le sérieux requis.

En général, on commence par se faire mutuellement quelques gâteries. Si on s'affaire tête-bêche, le constat est toujours le même : certes, la vue sur les parties intimes est imprenable, mais on est tellement concentré sur le plaisir de l'autre que soi-même on n'est plus réceptif du tout. C'est l'un ou l'autre ! On n'en a jamais discuté ouvertement. Mais ça va de soi. C'est notre entente sexuelle. Pendant que je m'occupe de lui, je prends soin de trouver un endroit où me frotter, car sinon il prend trop d'avance sur mon excitation et je peine à le rattraper. Tandis que j'accorde une pause à ma mâchoire et que mes deux mains s'engagent pleinement pour lui branler le prépuce sur toute la longueur, je m'assieds jambes écartées, le vagin contre ses cuisses et je cochonne tout. On atteint à chaque fois un véritable état d'ivresse. Moi, ça me rend très fière, tout ce que je sais faire avec mon mari.

Outre la couverture chauffante, j'exige toujours qu'on prenne une mesure supplémentaire. J'ai terriblement peur que nos voisins nous entendent baiser. Fermer toutes les portes et les fenêtres fait partie des préliminaires. J'en ai besoin pour me sentir complètement détendue. Il m'est arrivé, bien que rarement, de charger mon mari de le faire et qu'il oublie tout de

même une fenêtre. Quand je m'en rends compte, après tous nos cris de baise, je rougis de honte. Sans parler de la gêne terrible occasionnée pour le voisinage. Mon mari n'arrête pas de se foutre de moi et de mes manières. D'un point de vue thérapeutique, il est très facile pour lui d'endosser ce rôle, car il a l'assurance que c'est moi la plus coincée des deux. Dans une relation, on endosse le rôle que l'autre laisse vacant. Moi j'occupe celui de la fille paniquée, maniaque et pudique. Il peut donc jouer au cool et à l'exhibitionniste. Je veille pour lui à ce qu'on ne puisse pas l'entendre. Je ferme toutes les fenêtres, les portes et les persiennes. La nuit tombée, je me rends quelquefois en peignoir devant la maison, je lui demande de se vautrer sur le lit avec la lumière allumée pour vérifier si on le voit de dehors. Il m'arrive de trouver les persiennes bien trop fines. Elles sont en flanelle, de couleur brune avec un motif paisley.

Quand en hiver la couverture chauffante ne suffit plus, on a recours à sa lampe infrarouge contre le mal de dos, un modèle très grand, large et coûteux, comme source de chaleur supplémentaire au fond de notre cave. Lorsque nous sommes éclairés ainsi par cette lampe rouge comme dans les vitrines d'Amsterdam, j'ai très peur que les rideaux de soie ne livrent aux passants nos deux corps encastrés et suants. Il sait bien que j'en tiens une sacrée couche, comme on dit. J'ai besoin de vérifier de dehors si on peut nous voir sous cet éclairage. Au cours de ma vie, j'ai déjà souvent constaté que les gens ne se préoccupent pas le moins du monde du jeu d'ombres que projettent leurs ampoules 100 watts aux fenêtres. Même un homme sain d'esprit aurait sans doute plaisir à observer une femme qui se déshabille.

Mais moi je me dis : oh mon Dieu, pourvu que ça ne m'arrive jamais, il faut éviter à tout prix que ça m'arrive.

Me voilà donc en train de donner du plaisir à mon mari. Il lui arrive de rester de longues minutes allongé comme ça, et de se laisser faire. La plupart du temps couché sur le dos, car il souffre du dos depuis plusieurs années et moi aussi du coup, car j'ai développé une telle empathie que ça me fait également mal. Il déteste se montrer faible devant moi. D'ailleurs, si on est ensemble, c'est parce que je me suis imaginé qu'il était incroyablement fort. Si je lui pose quotidiennement la question « Comment va ton dos ? », je ne fais que le castrer. Mais il faut bien que je sois polie. Je veux lui montrer que je me sens concernée. Pas étonnant quand on est avec quelqu'un de plus vieux. Mais le problème, c'est moins mon comportement que le fait qu'il ne supporte pas de souffrir du dos à mes côtés.

Rester simplement allongé comme ça, je crois que c'est nouveau pour lui. Il avait l'habitude d'être avec des femmes qu'il fallait gâter jusqu'à épuisement, et il ne lui restait plus grand-chose. Alors merci bien, cher mouvement féministe ! Ce n'était pas non plus le but de la chose. Que seules les femmes prennent leur plaisir et puis les hommes, on s'en fout. Il aime que je sois son esclave sexuelle. Je réitère tout ce que je sais faire et que je viens de décrire, en alternant les mouvements plus rapides et plus lents. Je n'ai même plus besoin de réfléchir, ça se fait tout seul, comme dans un état second.

Quand on est dans le feu de l'action, j'en oublie où je suis et l'heure qu'il est. C'est le seul moment de la journée où j'arrive à déconnecter. Je crois vraiment que

ça tient plus à ma respiration qu'au sexe en soi, mais peut-être que les deux y sont pour quelque chose. Contrairement à ce que voulait ma mère, j'ai compris, durant mes années de thérapie, que je suis moi aussi un être sexuel. Petit à petit, j'apprends à écouter mes propres envies.

Auparavant, c'est-à-dire toutes ces dernières années que j'ai passées avec mon mari, notre relation avait tout de ce cliché stupide, la femme n'en a jamais envie alors que l'homme, lui, en a envie en tout lieu et à tout moment. Mais il lui suffisait d'appuyer sur le bon bouton pour que je me dise à chaque fois : pourquoi n'en ai-je jamais l'idée ? pourquoi je ne le séduirais pas ? pourquoi est-ce toujours à lui de le faire ? C'était très humiliant pour lui de se faire constamment remballer et d'avoir toujours l'initiative du sexe entre nous. Ça a souvent provoqué des disputes. Mais j'aurais menti en prétendant avoir envie de baiser. Je n'en ai jamais eu envie. Je jouais le jeu pour lui faire plaisir, et parce que je savais bien que sinon notre relation allait s'effriter. C'est bien connu : si ça ne marche plus au lit, le compte à rebours commence. J'en suis absolument convaincue. Mais une fois mon blocage initial dépassé, je m'emballe très vite. Et à la fin, je lui dis à *chaque fois* : pourquoi tu ne me rappelles pas combien j'aime ça, alors je ne me ferais pas prier !

Grâce à ma thérapeute, je prends de plus en plus souvent les initiatives. Deux fois par semaine, je dis : « On remet ça ? » Si je me montre aussi généreuse dans les préliminaires, c'est parce que je sais que j'en recevrai autant en retour, si ce n'est plus. J'ai beau me donner tout le mal du monde pour le faire jouir de la façon la plus cochonne possible, il reste imbattable dans l'art

du cunni. Très souvent je lui demande si ce que je lui fais lui procure autant de plaisir que lui m'en donne avec ce qu'il me fait, ou du moins si je m'en approche. Quel dilemme ! Je ne le saurai jamais.

Si j'ai l'impression que j'en ai assez fait, j'arrête tout doucement. Il sait très bien ce que ça veut dire et commence à s'occuper de moi avec beaucoup de gratitude. Il m'écarte les jambes et s'allonge avec sa tête entre, pour bien tout voir. Il m'examine dans les moindres détails comme un gynécologue. Est-ce qu'on dit aussi « jouer au docteur » pour les adultes ? En tout cas, c'est exactement ça. Mieux vaut avoir pris une douche, et si possible le jour même. Quand on y regarde d'aussi près et qu'on a le nez dessus, on remarque la moindre impureté. Il prend ma main et la pose sur mon vagin. Je sais parfaitement ce que ça signifie. Il veut que je me masturbe. Toute seule je ne le fais jamais. J'ai reçu de ma mère une éducation très féministe. Mais je crois que quelque chose a dû mal tourner dans mon éducation car je suis devenue une sorte de catholique du sexe. Je ne me suis encore jamais masturbée. En matière de masturbation, il m'est arrivé tout au plus de me grattouiller timidement les poils du pubis. En fait, je crois que je me joue la comédie à moi-même. Je commence par me dire, aïe, ça me démange entre les jambes, alors je me grattouille les poils rasés de près, en général couchée dans le lit, et dès que je remarque que ça m'excite, je m'arrête. Pour je ne sais quelle raison stupide et dépassée, je m'arrête. Souvent, je prends mon excitation à l'entrejambe pour une quelconque maladie, je refuse tout simplement de me l'avouer.

Si on n'a pas baisé depuis quelques jours et que je me suis grattouillée en secret sous la couverture du lit,

alors mon excitation devient vraiment douloureuse, mais comme je refuse de me l'avouer, je préfère me dire que j'ai des champignons, une infection urinaire, ou que j'ai attrapé de l'herpès. Je dois être complètement immunisée, car sinon j'en aurais eu depuis longtemps. C'est bien ce qu'on dit de l'herpès, soit on l'attrape tout de suite, soit on ne l'attrape jamais, et il semblerait que je sois immunisée. C'est déjà une bonne chose. Ces idées de maladie continuent à me trotter dans la tête jusqu'à ce qu'on finisse par baiser, sur l'initiative de mon mari bien sûr, et voilà qu'à coups de baise, toutes mes douleurs s'en vont.

Mais si mon mari le souhaite, il a droit au plus grand show de masturbation de tous les temps. Quand il me regarde et m'encourage, il n'y a plus rien qui me retient. Je me grattouille et trifouille autant que possible. Pas une seule fois il ne me regarde dans les yeux. Je ne suis qu'un vagin ! Je suis mon vagin. Il reste la tête entre mes jambes et m'observe avec soin passer en revue tout ce que j'ai pu apprendre en matière de masturbation sur internet et avec les DVD. Ses yeux, son nez, sa bouche ne sont qu'à quelques centimètres de mes petites lèvres. Je caresse mon clitoris par mouvements circulaires, j'écarte mon sexe, passe mon doigt entre les lèvres, et quelquefois je fais glisser un ou deux doigts à l'intérieur et je me baise toute seule. Ça m'amuse plus que ça ne me stimule, mais il suffit que je voie à quel point ça le fait bander pour que ça m'excite en retour.

Il ne tient pas plus longtemps et veut faire avec sa queue ce que je fais avec mes doigts. Allongée devant lui, entièrement nue, j'écarte les jambes autant que possible. Il glisse en avant et cogne plusieurs fois sa queue

toute dure contre mon vagin. Je crois qu'il sort ça des films pornos. Mais je trouve ça plutôt bien quand il le fait. Sans que je puisse vraiment dire à quoi ça rime. Il cogne plusieurs fois et me pénètre. En général, ça me fait jouir sans tarder. Alors de mon côté, terminé ! À en croire l'éducation que j'ai reçue de ma mère et de quelques chefs de file féministes, il n'y aurait pas d'orgasme vaginal. Elles se glissent toujours entre Georg et moi et me murmurent à l'oreille : « Il n'y a pas d'orgasme vaginal ! » Aujourd'hui, à trente-trois ans, je dois bien constater que ce n'est pas vrai. C'est ce que j'ai toujours senti en baisant, mais j'ai pris ça pour de la jouissance psychique. Je pensais : rien que l'idée de me faire prendre, ça m'excite tellement, oh ouiiii, il est en moi, il me remplit, je jouis sans même toucher mon clitoris. Pour des raisons politiques, on m'a mis en tête avec une grande force de persuasion que le clitoris est le seul moyen de jouir. Forcément, on finit par se dire qu'on est folle, ou du moins qu'on a beaucoup trop d'imagination. Au lit, j'ai bien senti que mon éducation féministe était à mille lieues de la réalité. En douce, derrière le dos de ma mère et d'Alice Schwarzer, je me disais : il y a bien un orgasme vaginal ! Allez vous faire foutre ! Puis, en lisant *Geo Kompakt* n° 20, j'en ai eu la confirmation scientifique. C'est ma revue préférée. Numéro : « Amour et Sexe ». J'y ai appris bien plus de choses que dans *Emma*. Pendant qu'on baise, Alice Schwarzer se glisse toujours entre mon mari et moi et me murmure à l'oreille : « Oui, Elizabeth, tu crois avoir un orgasme vaginal, mais c'est toi qui te l'imagines pour mieux te soumettre à ton mari et au pouvoir de sa queue. » J'ai appris dans la revue *Geo Kompakt* en question que la femme peut

atteindre l'orgasme par deux voies différentes, et elle peut aussi bien prendre les deux à la fois. Pour faire simple, l'orgasme vaginal se déclenche dans le cerveau en passant par les voies nerveuses de l'intestin et l'orgasme clitoridien par la moelle épinière. Il m'arrive de ressentir une jouissance extrême, sûrement parce que je prends les deux voies à la fois. D'ailleurs, j'ai l'impression que j'atteins plus vite la jouissance quand je me sers moi-même comme j'en ai envie. Je veux dire que j'accompagne ses coups, je me lance contre sa queue plutôt qu'il me cogne. Alors je trouve exactement mon rythme à moi. Et je jouis en l'espace de quelques secondes. Je crie toujours très fort, ça me rend complètement dingue. Ça l'excite tellement quand je me sers comme j'en ai envie qu'il doit se retenir de ne pas jouir trop vite. Il adore ça, voir que sa queue m'excite. Peut-être qu'il ne fait que l'imaginer, car en réalité je m'excite toute seule. Il doit alors se concentrer, penser à sa catholique de mère par exemple, le temps que je finisse. Histoire de ne pas jouir avant moi et que tout soit terminé. Je lui suis très reconnaissante de me donner la priorité avec une telle constance. J'apprécie que pendant les sept ans de notre relation il ne lui soit arrivé que trois fois de jouir trop tôt et de foutre ma jouissance en l'air avec sa queue. Mais à chaque fois, il s'applique à rectifier le tir avec ses doigts, sa langue, ses orteils. Du coup, j'en profite bien quand il a mauvaise conscience.

À l'exception de ces trois fois-là, son tour de jouir ne vient toujours qu'après le mien. Ensuite, je redeviens son esclave comme au début. C'est le seul moment où je parle pendant le sexe. Malheureusement, je ne sais pas m'y prendre avec le *dirty talk*. C'est sûrement pour

la même raison que je ne me masturbe pas. Encore de la faute de ma mère ! Comme toujours. Je lui pose la question : « Comment tu veux que je te fasse jouir ? » Faut dire qu'il n'y a pas trente-six solutions. Il choisit parmi les propositions suivantes : main, bouche, vagin – de toute façon c'est moi qui le baise, je le chevauche ne serait-ce qu'à cause de son dos – et très rarement, car il m'est arrivé que ce soit très douloureux : dans le cul. Si je m'assieds avec mon vagin sur lui, il veut en général que je me retourne. Pour qu'il puisse attraper mon cul et le regarder. Alors il écarte mes fesses pour bien voir sa queue aller et venir dans mon vagin.

Il me raconte avec précision ce qu'il voit. Contrairement à moi, il arrive à faire du *dirty talk*. Il trouve tellement dommage que je ne puisse pas voir la peau de mon vagin enserrer sa queue quand je remonte. Il me dit que la peau de mon vagin ressemble à un bonnet sur sa queue, la peau reste un peu accrochée et s'étire tout le long de sa queue. Durant nos sept années de vie commune, il lui est arrivé parfois de me déchirer légèrement la peau du trou du cul en m'écartant les fesses et de me blesser un tout petit peu. Le lendemain, après mon passage aux toilettes, je lui ai dit : « S'il te plaît, la prochaine fois ne m'écarte pas autant les fesses. Quelque chose s'est déchiré, merci. » Du coup, ça lui a donné mauvaise conscience et il m'a promis de mieux faire. Voilà ce qui arrive dans le feu de l'action !

J'ai souvent l'impression qu'avec une bonne baise, on frôle de près la blessure. Quand il m'écarte la vulve pour mieux l'observer, il lui arrive de tirer trop fort sur ma peau sensible. Jusqu'à un certain point, une légère douleur peut faire monter mon excitation, car

je m'imagine qu'il est tellement excité qu'il perd le contrôle et ne mesure plus sa force. On doit penser que je parle d'un trisomique. Mais c'est bien ce qui me passe par la tête pendant le sexe. Tant que ça reste supportable, j'attends qu'on ait terminé pour me plaindre gentiment. Souvent, il lui est arrivé de tordre mes tétons excités et tout durs. Qu'est-ce que ça peut faire mal ! J'essaie de lui faire comprendre très délicatement que ça m'a fait mal, sans lui donner pour autant mauvaise conscience car il risquerait d'être trop prudent la prochaine fois. Ce que je ne voudrais pas non plus. Et en aucun cas je ne voudrais lui donner durablement le sentiment d'être une brute.

Maintenant, c'est à lui de jouir. Au cours des années passées, j'ai mis au point un truc que j'ai vu pour la première fois dans le film de Nick Broomfield, *Chicken Ranch*. Des prostituées y ont recours pendant leurs beuveries pour que la baise soit plus rapide et pour faire grimper le salaire horaire. Dès que le type a éjaculé, il débande et la prostituée se retrouve libre pour la même somme. J'ai recours à pareille astuce avec mon mari, en fin de baise. Si j'ai joui, je ne vois pas trop pourquoi ça devrait s'éterniser. Depuis toutes ces années, j'ai les muscles du vagin extrêmement bien entraînés. À l'intérieur, je peux me rendre beaucoup plus étroite que je ne le suis normalement. Je ne sais pas si ça se relâche un peu avec la naissance d'un enfant. Mon gynécologue dit que ça ne se relâche pas et que tout se reforme comme avant. En tout cas, le fait que je mouille autant pendant le sexe n'aide pas forcément pour que l'homme se sente à l'étroit. Pendant les préliminaires, c'est toujours bienvenu, mais ensuite c'est plutôt gênant si on veut jouir du frottement de

la queue dans le vagin. S'il me pénètre avant que je mouille, je remarque bien à sa réaction que ça l'excite encore plus, car les frottements sont plus intenses. Bref, je n'ai plus tellement envie une fois que j'ai joui, et je préfère qu'on en finisse rapidement. À moins que ce soit Noël ou notre anniversaire par exemple, et que je sois disposée à lui faire plaisir longtemps après avoir joui. Je contracte donc tout ce que j'ai de muscles autour du vagin et il vient immédiatement, mais vraiment *immédiatement*, car il ne peut plus se retenir. C'est toujours un sentiment très agréable d'avoir sa queue dans ma poigne intérieure et de présider à l'explosion finale. J'adore ! Une fois qu'il a joui en braillant à tout va, j'aime bien lui demander, souvent sur le ton de la plaisanterie, s'il a terminé.

Je trouve que l'intensité sonore décuple les sensations sexuelles, ça souligne l'ivresse et l'animalité. Avant, au début de notre relation, j'étais la seule qui criait à le rendre sourd. Maintenant, il braille tout autant. C'est vraiment très excitant.

Je suis contre toute caresse après le sexe. Ça me rend très fébrile de baiser, je veux tout de suite sortir du lit et faire quelque chose, par exemple ma toilette. Non pas parce que je me sens sale, mais parce que je suis sujette au mal féminin numéro un : les infections urinaires. Et je n'arrive pas à me défaire de cette impression que c'est tout spécialement après le sexe que me viennent ces infections. Je m'imagine, et rien n'est moins scientifique, que les bactéries mâles en sont responsables. Alors je m'en débarrasse vite fait par un brin de toilette, et comme toujours, je laisse mon mari étendu sur les lieux du crime, car immédiatement après le sexe il sombre dans un état de relâchement si

profond que parfois il dort à poings fermés pendant plusieurs heures. *How does a cliché become a cliché?* J'ai lu que cette différence de comportement post-coïtal entre hommes et femmes est tout à fait normale et tient aux hormones. Ça me rassure vraiment de savoir que c'est fondé scientifiquement car pendant de très nombreuses années, on m'a reproché de manquer de romantisme quand je bondis du lit et me mets à ranger par exemple. On pouvait lire dans l'article que la blague qu'on fait tous sur la petite mort de l'homme et l'hyperactivité de la femme était liée à la sécrétion de différentes hormones. J'aime la science car elle libère de la mauvaise conscience. Depuis qu'on sait ça, je peux bondir hors du lit sans que ce soit mal pris et faire ce que je veux. Il dort déjà profondément, j'éteins les deux couvertures chauffantes pour éviter que la chaleur de braise ne l'étouffe dans son sommeil ! Et je ramasse l'une des peluches de ma fille qui traîne par terre dans notre chambre à coucher, un orang-outan que je maintiens sous mon vagin pour que le sperme ne s'écoule pas sur le chemin de la salle de bain. Bizarrement ça n'arrive jamais dans les films, que toute la soupe ressorte de la femme après que le couple a eu des relations sexuelles. C'est tellement énervant ! Ça me fait sourire. Après le sexe, on n'a plus aucun problème en tête. Je pense chaque fois après le sexe qu'il est impossible d'être plus libre et détendu, et puis il va encore plus loin, nous allons encore plus loin. Juste à l'entrée de la salle de bain, il y a une corbeille à linge en rotin – on aime bien les vieilles choses brun foncé pour préparer notre mort –, j'y jette l'orang-outan et je file dans la salle de bain. D'ici à ce que ma fille trouve la peluche, le sperme aura séché. De toute

façon, un enfant prendrait ça pour de la mouchure. Je m'assieds sur le bidet en sens contraire et je me lave comme dans *Le Tambour* que j'ai vu étant gamine.

Ma mère nous a constamment montré, à nous les enfants, des films non autorisés aux mineurs. Elle était d'avis qu'il ne pouvait y avoir de CSA pour les films d'art. Ça s'est tellement imprégné dans ma tête qu'aujourd'hui encore, assise sur le bidet après le sexe, j'ai l'impression d'être Katharina Thalbach, la bonne du *Tambour* qui, pour toute méthode contraceptive, tente de rincer à l'eau le sperme de son employeur. Ces images, je crois, ne sortiront plus jamais de ma tête. Après une toilette consciencieuse au savon, je me rince encore une fois à l'eau claire.

J'attrape la serviette rêche qui a séché à l'air libre, c'est une question d'écologie, et m'essuie un peu trop brusquement l'entrejambe. J'aimerais être prête rapidement. D'un instant à l'autre, mon enfant va revenir de l'école et on va vouloir passer à table. Je n'ai encore rien préparé.

Je me regarde nue dans le miroir. Je me trouve mieux après le sexe car j'ai les traits du visage complètement détendus. Mes seins sont irrigués au maximum et un chouïa plus gros, j'ai les tétons dressés, les pupilles dilatées comme si j'avais pris de la drogue, mes petites lèvres et mon clitoris sont encore gros et gonflés par le frottement et l'excitation et dépassent d'entre les grandes lèvres. Sur le cou et entre les seins apparaissent mes taches rouges typiques de l'orgasme. Celles-ci, impossible de les simuler. Mon mari est ravi de voir ces taches rouges sur ma peau blanche. Il a toujours très peur que je puisse simuler. Mais je ne le fais pas, pas besoin. Je me brosse les cheveux pour ne

pas avoir l'air complètement défaite quand Liza reviendra. Avec un coton-tige et du démaquillant, je nettoie les barbouillures sous mes yeux causées par le sexe. Et je dépose deux feuilles de PQ repliées au fond de ma culotte avant de la remonter. Mais pas une feuille de plus, j'essaie aussi de l'inculquer à mon enfant lors de ses passages aux toilettes, c'est pour l'environnement.

Je me glisse aussi discrètement que possible jusqu'à l'armoire, tout près de notre chambre à coucher et j'en tire quelques vêtements confortables pour la soirée. Avant le dîner, il faut encore que je passe chez ma thérapeute, madame Drescher. J'ai le droit d'y aller habillée n'importe comment. C'est ça qui est bien. Peu importe la tête que j'ai, peu importe si je pue, je peux toujours y aller dans n'importe quel état. N'est-ce pas ce que disent normalement les fous de leur dieu ? Mais comme ils n'en sont pas si sûrs, ils préfèrent se laver tout de même pour lui, au cas où il ne serait pas aussi gentil qu'ils l'imaginent.

Madame Drescher m'encourage à aller aussi aux toilettes chez elle, même pour la grosse commission, mais je n'ose pas encore. On y travaille !

Et ensuite je monte à la cuisine. Sur le chemin, je referme toutes les portes pour pouvoir faire autant de bruit que je veux avec ma fille sans réveiller Georg. Je sais que mon mari dort au moins une heure. J'aime me dire que je l'ai complètement achevé. Alors il m'est plus facile de le laisser dormir car je suis fière. Pendant cette heure-là, je cuisine quelque chose de sain. Et en respirant profondément, j'arrive à faire disparaître les taches rouges de mon cou. Il ne faut pas que ma fille les voie. Les enfants ne veulent pas que les adultes aient des relations sexuelles. Je tire une planchette de la pile,

celle avec la pyrogravure *ail et oignon* et je détache du porte-couteau magnétique celui avec l'inscription *ail* au feutre Edding. Depuis que j'ai arrêté de fumer, mes papilles gustatives et olfactives sont tellement sensibles qu'en goûtant les fruits j'arrive à deviner ce qui a été coupé auparavant avec le même couteau, et si c'était de l'ail ou des oignons je dois me retenir de vomir. Si ce qui devrait être sucré a un goût épicé, ça me rend dingue. C'est venu avec l'âge, avant j'étais plus relax. Beaucoup plus relax !

Les oignons habitent sous l'évier, dans la caisse en bois. C'est ce que disait toujours ma grand-mère : « *Now, where do the onions live ?* » Mon ex-belle-mère m'a filé un bon tuyau pour couper les oignons aussi finement que possible. Pour les faire revenir à la poêle, ce qui est la base de presque tous les plats que je cuisine, il faut les couper en dés très fins de manière à ce qu'ils fondent en cuisant. J'épluche les oignons, je coupe la tête et la queue et puis je tire la langue, la pointe suffit, car le piquant qui se dégage des oignons est attiré par le point humide le plus proche. Si on garde la bouche fermée, c'est l'œil, ce qui est très désagréable. Je n'aime pas pleurer. Si je commence, je ne m'arrête plus. Mais de cette manière, la langue recueille tout le piquant avant même que cela n'atteigne l'œil. Les yeux ne brûlent pas et je n'ai même pas de larmes qui montent. Je tourne les oignons étêtés dans ma direction, je coupe horizontalement et verticalement des tranches très fines et j'entaille sur le côté pour détacher les petits dés. Je les jette dans la poêle avec l'huile d'olive bio et les fais revenir jusqu'à ce qu'ils deviennent transparents. Je sors un chou frisé du frigo, c'est le plus beau légume qui soit. Avec un grand couteau

bien aiguisé, je le tranche en son milieu, et j'observe la coupe avec soin. Le vert s'éclaircit en partant de l'extérieur vers l'intérieur. Je procède à deux entailles pour dégager le trognon, je le jette dans la poubelle pour déchets biodégradables sous l'évier et je coupe le chou tout entier en fines lamelles. Au début, je me dis toujours que ça fait trop, mais quand on le fait revenir dans la poêle le volume se réduit. J'ajoute une poignée de mes ingrédients spéciaux : du bouillon de légumes bio sans extrait de levure. Très difficile à trouver. Même au magasin bio il n'y a que du bouillon avec extrait de levure, c'est la nouvelle appellation pour éco-blanchir le glutamate. Une bonne mère comme moi ne peut pas tolérer de glutamate dans sa cuisine.

J'ai souvent fait cette expérience quand il y avait encore de la viande chez nous, avant l'ère Jonathan Safran Foer : je préparais de véritables bouillons de poule avec la poule entière et les os. Succès médiocre auprès de la famille. Le lendemain, je servais un bouillon de poule bio, en sachet, du magasin bio et les voilà tous enthousiastes. Ça ne tient qu'à l'exhausteur de goût, le glutamate, appelé aussi extrait de levure, ce qui semble bien inoffensif. Si j'habitue ma famille à cet arôme, ils n'auront goût que pour ce qui a été exhausté et non pour les choses vraiment naturelles. C'est pourquoi je préfère éviter tout ça.

Dans la poêle, je verse le bouillon bio spécial sans glutamate que j'ai trouvé sur internet, plus un peu d'eau pour faire cuire les légumes à l'étuvée, la totalité d'un pot de crème par-dessus, un morceau de beurre, beaucoup de sel, beaucoup de poivre, et voilà le dîner prêt.

Ça sonne à la porte, je vais ouvrir, c'est Liza. En me dirigeant vers la porte, je me dis : cuisiner prévient

de la folie. Les légumes permettent de ne pas devenir fou.

« C'était comment l'école ?

— Bien. »

Quand elle rentre avec sa veste d'ado, son jean slim et ses bottes, j'ai du mal à croire qu'elle puisse être déjà tellement grande. Et c'est censé être mon enfant ? Génial. J'ai réussi, elle a donc passé la phase critique, comme on dit. J'ai réussi à la garder en vie. Dans notre famille, c'est loin d'être évident. À six ans, l'un de mes frères était déjà mort, l'autre à neuf, le troisième à vingt-quatre, il va falloir que j'arrive au moins jusqu'à là avec ma fille ! Mais j'ai déjà mieux réussi que ma mère. Mon enfant est encore en vie. Donc cent pour cent de mes enfants ont passé l'âge de six ans. Elle en avait cinq, trois sont morts. L'un d'eux était plus jeune que ma fille aujourd'hui, donc elle a perdu vingt pour cent de ses enfants avant l'âge de huit ans.

Je me dépêche de laver la vaisselle dont je me suis servie pour cuisiner. Peu importe s'il reste un peu d'odeur d'oignon puisque la planche ne sert à rien d'autre. On est des petits bourgeois pleins de ressources dans cette maison !

« Tu peux éviter de jeter ta veste par terre à chaque fois que tu rentres, s'il te plaît ?

— Et pourquoi pas ?

— Il est où le larbin qui ramasse pour toi ? »

Elle me montre du doigt.

On éclate de rire toutes les deux. Elle ramasse sa veste et la suspend à notre portemanteau d'enfant sculpté à la main qui m'arrive seulement au genou.

« Tu peux mettre la table, s'il te plaît ?

— Oh, non...

— Alors, tu n'auras rien à manger.

— OK. »

Elle s'avance vers le plan de travail d'un pas lourd et éloquent, se hisse comme sur une barre fixe, cale la pointe de sa botte dans la poignée du tiroir, et se met debout.

Elle demande :

« Y'a quoi à manger ?

— Du chou. » Je soulève le couvercle de la poêle.

« C'est tout ? »

Elle lève les yeux au ciel et fait pendre brièvement sa langue.

« Oui. »

Je lui souris. C'est un de mes vieux trucs de préparer une grande portion d'un seul légume. Elle revient de l'école, la faim au ventre, et elle a beau se plaindre de mon choix de légume, elle finit par manger à satiété pour la simple raison qu'il n'y a rien d'autre. En tant que mère, ça me remplit de joie. Un enfant doit être nourri sainement. Il faut faire rentrer beaucoup de vitamines dans son ventre. Et pour ça, je suis prête à tout. Car j'aime mon enfant.

On se fait tellement d'idées pendant toutes ces années, comment on va s'y prendre, comment représenter la mère parfaite... Et quand j'écris *représenter*, j'entends vraiment représenter. Comment puis-je faire pour être la meilleure pour mon enfant ? J'aimerais être un point d'ancrage solide et être aussi souvent que possible à la maison afin que son quotidien soit aussi ennuyeux et répétitif que possible, chose que je n'ai jamais connue étant enfant. Et que sur ces bases elle s'élançe vers le monde, car on s'ennuie tellement à la maison.

Dans mon enfance, tout était bien trop agité – d’incessants déménagements, d’incessants changements de pères – de sorte que je ne pouvais que devenir casanière, opposée à tout voyage, à toute agitation. Ne cuisiner que des produits frais. Ne faire que très rarement livrer les repas, tout au plus quatre fois par an, mais jamais au grand jamais de McDonald’s – il faudrait me passer sur le corps.

Chez nous, on mange toujours à table, avec tous ceux qui sont là. Personne n’a le droit, pendant le repas, de répondre au téléphone, de lire ou de chanter. Je ne sais pas pourquoi, mais cette interdiction de chanter semble poser de gros problèmes, ma fille et mon beau-fils persistent à vouloir chanter à table. C’est strictement interdit, car on ne peut pas mettre de nourriture dans sa bouche en même temps. Ces choses d’une importance plutôt secondaire me permettent de jouer à la bonne mère devant mon enfant. Plus haut dans la liste, on trouve le fait de lui montrer par mon comportement, à chaque seconde de la journée, qu’elle est une enfant désirée et une enfant de l’amour. En plus c’est vrai. Je lui montre que je trouve ça bien qu’elle soit née, que je suis fière de ce qu’elle est, de ce qu’elle sait faire, et je lui dis régulièrement que je l’aime, qu’elle est jolie, dégourdie, très drôle, et qu’elle est capable de tout apprendre, il suffit qu’elle le veuille. J’essaie de lui montrer à travers mes faits et gestes que ça ne me gênerait pas qu’elle ne devienne pas comme moi, que je l’aime de toute façon, peu importe les trucs cinglés qu’elle pourra bien faire dans sa vie. Ma mère n’a jamais fait ça pour moi, ce qu’elle n’a jamais cessé de me montrer c’est : tu es comme moi ou alors je ne t’aime pas. Ça ne sera pas transmis aux générations suivantes. J’y veillerai. Voilà !

Liza prend trois assiettes de l'étagère, s'accroupit, les dépose sur le plan de travail et saute en bas, agile comme un singe. Elle doit ranger sur le côté les journaux aux pages éparpillées, le *Zeit* et le *Freitag*, les seuls que nous lisons, afin de pouvoir mettre la table dans notre coin. Il y aurait de la place pour sept personnes. Mais nous n'utilisons qu'un coin de la table pour être assis tout près les uns des autres. Je la force à mettre la table, c'est ce que j'ai lu dans un livre sur l'éducation de Jesper Juul. Mon premier réflexe serait toujours de tout faire pour elle, afin de lui montrer combien je l'aime. Mais du coup elle n'apprendra jamais rien et à seize ans elle ne sera pas capable de faire une lessive ou de remplir le lave-vaisselle. Il faut que je résiste à mes premiers réflexes et que je la tourmente en lui demandant de faire des choses qu'en réalité elle n'aurait pas besoin de faire dans un foyer comme le nôtre. Dans le livre en question il est écrit qu'il faut avoir tout inculqué à l'enfant avant ses douze ans pour qu'il soit capable de vivre seul s'il le faut car ensuite c'est trop tard. Je m'y attelle pour les cinq ans qui restent. Mettre la table, plier les vêtements, ranger la chambre et nettoyer les toilettes.

Georg remonte du sous-sol. Il a l'air mal réveillé, je lui souris, il faut comprendre : je ne peux pas parler maintenant car la petite est là, mais c'était vraiment le pied tout à l'heure. Il me sourit en retour. Il porte son long caleçon blanc un peu lâche à braguette. Ce qui lui vaut bien souvent des compliments de ma part car il a l'air d'un cow-boy en permission, et ça me plaît. Quand je lui passe la main sur les fesses, ce que je fais souvent quand la petite ne regarde pas, je sens combien le tissu est doux, il est déjà passé au lavage

a autre chose en tête, il berce sa fille, il doit retourner à la voiture qu'il a garée en double file. Il me dit au revoir, écrase un instant sa fille entre nous, bisou à droite, bisou à gauche, voilà. On l'entend encore qui lance depuis la cage d'escalier un « Salut Georg ! » et disparaît. Mon candidat à l'adultère numéro un !

Dans le couloir, je reprends une bonne inspiration, j'essaie de me remettre des folles pensées qui m'ont traversé la tête, et je retourne sur le canapé. Je pose le boîtier du DVD sur la table.

« On continue ? » demande Georg et il rapplie sur *Play*.

On essaie de se replonger dans le film. Une actrice joliment maquillée de la fin des années soixante-dix avec un pubis très poilu se masturbe sur le lit à motif paisley brun, le tout accompagné de sons de synthétiseur assez *space*.

Soudain, Georg me dit : « En tout cas, si je *devais* un jour être d'accord pour un homme, ce serait Jochen. »

Qu'est-ce qui lui arrive ? Je le regarde de biais, je réprime un sourire, il continue à regarder le film sans montrer la moindre émotion. La femme s'agrippe au lit en gémissant car un homme la lèche et la doigte.

Il vient à l'instant de me donner son autorisation, non ? Je crois bien que oui !

Oui, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Oui !

Bon, maintenant on se concentre sur « Glory Hazel ». Waouh ! Le trip commence.

Composition et mise en page



N°édition : L.01ELHN000295.N001
Dépôt légal : août 2013